

Insalubrité: la Charente mieux armée face au syndrome de Diogène

Ce trouble du comportement, qui se traduit par l'accumulation d'éléments dans son logement, est de plus en plus courant. Avec des risques importants, La Ville d'Angoulême organise une journée de sensibilisation mardi.



LÉMAELLE SIMON
l.simon@charentelibre.fr

Les exemples donnent la chair de poule. C'est ce monsieur, à Angoulême, qui vivait sur un mètre de canettes de bière, sur un plancher imbibé de boisson, devenu très instable. Cette dame dont chaque recoin de l'appartement était si rempli qu'elle dormait sur un fauteuil. Le syndrome de Diogène se caractérise par l'accumulation compulsive d'éléments putrescibles ou non dans son logement, qui survient suite à une rupture de vie (un deuil, un départ à la retraite, etc), qui entraîne un repli sur soi. Un vide à combler à tout prix. Pas facile de comprendre ce qui se joue dans la vie et le psychisme de ces personnes réduites à se frayer de minuscules couloirs dans leur habita-

tion engorgée. Les cas ont bondi, notamment depuis le covid, qui a achevé son œuvre d'isolement sur des personnes déjà fragiles. Pour mieux les identifier et les traiter, la Ville d'Angoulême et le CCAS ont mis sur pied une cellule inédite en Charente, composée de deux agents. Et organisent ce mardi une journée de sensibilisation à destination des professionnels de l'action sociale et du grand public (1).

Des vêtements sur 2,60m de hauteur

« Nous suivons actuellement trente situations et entre un à trois nouveaux cas par mois », calcule Pascal Jouet, du service accompagnement social, qui intervient au domicile. Impossible de définir un profil type. « On a vu des enseignants, des infirmières cadres et même un chef d'entreprise », décrit Anne-Laure Willaumez, élue à la ville et présidente du CCAS. Parfois, un syndrome de Noé (le cumul d'animaux) aggrave les choses. Ré-



Une benne de 10m³ pour vider un logement. C'est ce qui a été nécessaire face à un syndrome aigu de Diogène. Repro CL

65 rats domestiques et trois chats dans un petit espace de vie insalubre. « Ce sont des personnes qui ont besoin de tout mais ne demandent rien », résume Mélyny Thill, directrice du GIP Charente Solidarités, satellite du Département qui a notamment pour mission la lutte contre l'habitat indigne. « Pourtant le danger existe. Il y a minima un risque d'incendie. » Sans compter les risques pour la santé.

« Ces personnes ont toutes vécu une forme de deuil, la perte d'un proche ou la retraite. »

Difficile de trouver les ressorts pour soutenir quelqu'un qui ne veut pas d'aide. « Une des premières situations que j'ai eues à traiter c'est une dame qui avait perdu son époux, retrace Pascal Jouet. Elle avait gardé ses vêtements et en récupérait d'autres dans des conteneurs. Des voisins lui en donnaient, pensant qu'elle en manquait alors qu'elle ne les portait jamais. L'appartement en était rempli, du sol au plafond, sur 2,60 mètres. Quand ses enfants ont commencé à désencombrer, elle les a traités de voleurs. »

93 situations étudiées en un an

Les alertes ne viennent jamais des concernés mais d'un proche, d'un élu ou de voisins, qui déplorent l'arrivée de cafards, de blattes, des planchers qui fuient sous le poids d'excréments, des odeurs nauséabondes. Sur son téléphone, Pascal Jouet montre des toilettes devenues noires, des salles de bains en-craissées. « Ils font une toilette de

« Le jour du désencombrement, c'était très dur »

Il s'appelle Sébastien, il a 54 ans, et a courageusement accepté de témoigner dans une vidéo qui sera diffusée mardi après-midi. L'histoire d'une lente dégringolade, après une rupture avec sa famille. L'accumulation comme consolation. « Ma maison était pleine, de vêtements, de cartons, de bouteilles, de cageots. » Sa curatrice et le CCAS l'ont aidé ces derniers mois. « Le jour du désencombrement, cela a été dur. Il reste encore beaucoup de choses dans le garage, que je dois finir d'enlever mais après ça ira mieux », se promet-il. D'autant que depuis, le contact a été renoué avec ses frères et ses cousins. Il a fallu l'enterrement de son papa pour recoller les morceaux. Le puzzle n'est plus troué. Il y a aujourd'hui moins de vide à combler. La cellule Diogène de la Ville d'Angoulême a aussi reçu le courrier (qui sera lu mardi) d'un homme qui appelle à l'aide pour sa maman. « J'ai découvert le pire, écrit-il. La totalité de son appartement est recouverte sur plusieurs dizaines de centimètres, au point de ne pouvoir ouvrir la porte d'entrée. Son espace pour dormir était aménagé à même les débris au milieu d'une odeur insupportable. Son hygiène personnelle était catastrophique car salle de bains et machine étaient inutilisables. » Pensant bien faire, le fils, qui habite à 500 km, assure un premier gros ménage des parties essentielles. Quand il revient, la situation s'est aggravée. « Son cas qui me semblait assez simple, partant du principe qu'en nettoyant ça ira mieux, me paraît aujourd'hui plus complexe. Je ne sais plus comment gérer la situation. » Depuis, sa maman est suivie assidûment.

chat dans un bout d'évier et parvient à donner le change. » Personne ne se doute de rien.

« J'essaie de m'appuyer sur une personne-ressource, un proche, un voisin. Et d'établir un premier contact. Parfois, on se rencontre dans un bar avant que j'aille voir le logement. Quand c'est possible, on désencombre ensemble, mais il faut suivre le rythme de chacun car c'est comme si on leur enlevait une part d'eux. Je travaille beaucoup avec l'image. Je leur montre des photos avant/après pour qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls. Avec le monsieur qui accumulait ses canettes, nous sommes allés les faire racheter par Sabatier. Il n'en a tiré que 11€ mais ça a donné à ce geste une utilité », raconte Pascal Jouet, redoutable de psychologie. Quand le logement est devenu trop insalubre, une société intervient, à la charge de l'habitant mais avec

des aides financières possibles, de la Ville ou du GIP.

Au GIP aussi, une commission Diogène a été créée il y a un an. Elle a déjà étudié 93 situations. Elle recueille tous les signalements du département et se réunit une fois par mois pour étudier six nouveaux cas. « On fait du sur-mesure. Parfois ces personnes sont déjà connues pour d'autres problèmes. Un travailleur social peut aller les voir, accompagné d'un infirmier psy de Camille-Claudé mais il ne faut pas brûler les étapes pour éviter la récurrence », insiste Mélyny Thill. Le suivi peut s'étirer sur plusieurs années. Parfois, les mesures coercitives sont nécessaires. Le monsieur avec ses 65 rats a fini par être expulsé.

(1) Le 24 septembre, de 14h à 17h. Entrée gratuite. Espace Franquin, amphithéâtre Buñuel, 1 ter, bd Berthelot à Angoulême. Réservations : 05.45.97.40.00 ou travailsocialccas@mairie-angouleme.fr



Un exemple de syndrome de Diogène à Angoulême. Chaque centimètre carré est occupé. Repro CL